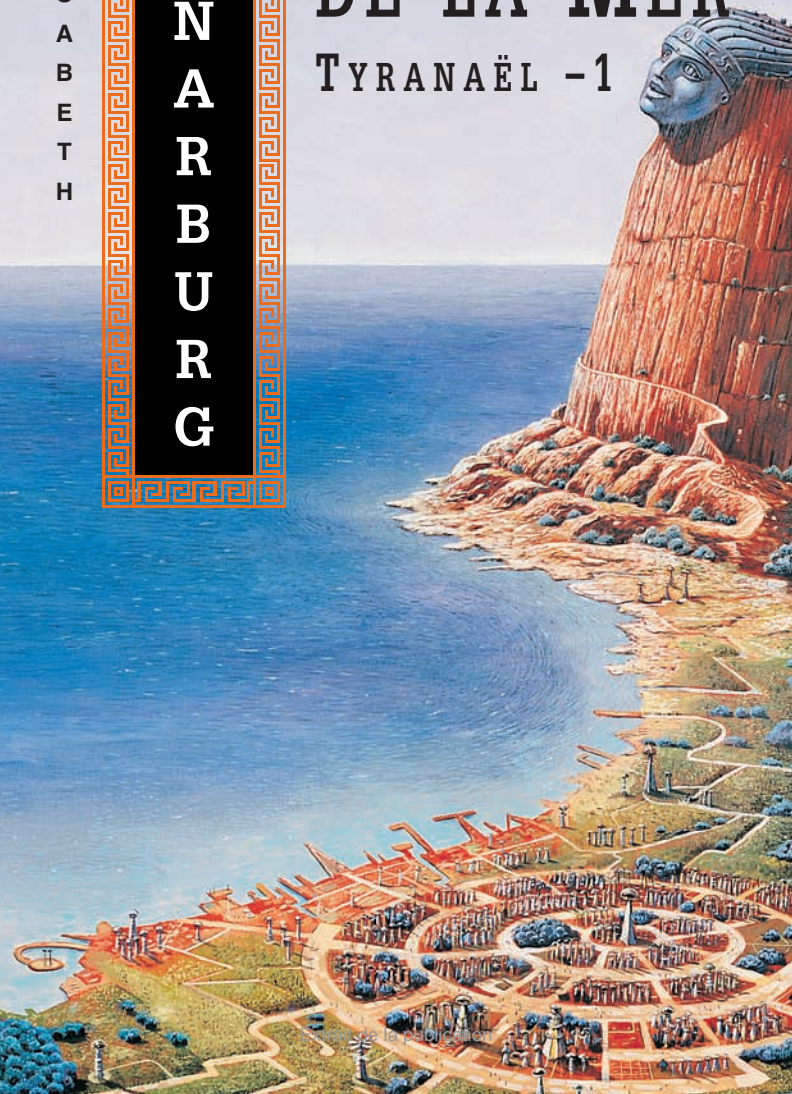


É
L
I
S
A
B
E
T
H

V
O
N
A
R
B
U
R
G

LES RÊVES DE LA MER

TYRANAËL - 1



À PROPOS DE *TYRANAËL*...

1997 — GRAND PRIX DE LA SCIENCE-FICTION
ET DU FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS

1997 — PRIX DU SALON DU LIVRE DU
SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

« UN CHEF-D'ŒUVRE, L'ARCHÉTYPE DE CE QUE
DEVRAIT VISER ET ATTEINDRE LA SF [...]
UN TRAVAIL DE DÉMIURGE IMPECCABLEMENT
MAÎTRISÉ, UN MONDE RECRÉÉ À L'ÉCHELLE 1
AVEC TOUS SES DÉTAILS [...]
DANS *TYRANAËL*, ON A LE SENTIMENT
D'APPROCHER DE SI PRÈS L'ÉTRANGETÉ DE L'AUTRE
QUE CELA PROVOQUE UN MERVEILLEUX,
ET TROP RARE, VERTIGE ! »

Galaxies

« VONARBURG [...] A SIGNÉ ICI
UN CHEF-D'ŒUVRE À RANGER AUX CÔTÉS DES
CHRONIQUES MARTIENNES DE BRADBURY,
DU CYCLE *FONDATION* D'ASIMOV,
DES *DUNE* D'HERBERT
OU DU *TERREMER* DE LE GUIN. »

Ici

« CETTE SAGA COSMIQUE RAPPELLE LES ŒUVRES
D'ASIMOV OU DE HERBERT [...]
DE LA SCIENCE-FICTION INTELLIGENTE QUI AMÈNE
À VOIR AUTREMENT LE RÉEL ET LE POSSIBLE. »

Nuit blanche

« DE GRANDS ET BEAUX ROMANS.
RICHES, ÉVOCATEURS, PORTEURS D'UNE VISION.
IL FAIT BON S'Y PERDRE. »

La Presse

À PROPOS D'ÉLISABETH VONARBURG...

« AMPLEUR DU SOUFFLE ET DE LA VISION, BOUFFÉE DE POÉSIE, DISCRET ROMANTISME, SOLIDITÉ DES INTRIGUES [...] VOILÀ POUR VONARBURG. »

Le Magazine littéraire

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG EST D'UNE GRANDE SOBRIÉTÉ, NERVEUSE, PRESQUE CARDIAQUE, PRÉCISE, LIMPIDE ET, BIEN SÛR, SANS FIORITURES. »

Lettres québécoises

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG EST SENSUELLE ET MESURÉE, MAGNIFIQUEMENT DESCRIPTIVE. »

Isaac Asimov's Science Fiction Magazine

« ÉLISABETH VONARBURG EST UNE FORMIDABLE ÉCRIVAINNE. »

Julian May

« L'ŒUVRE DE VONARBURG A UN SÉRIEUX DONT EST GRANDEMENT DÉPOURVUE LA SCIENCE-FICTION AMÉRICAINE, MÊME PARFOIS LA MEILLEURE. »

Pamela Sargent

« VONARBURG A UN ŒIL ACÉRÉ POUR LES SINGULARITÉS PSYCHOLOGIQUES ET ELLE SAIT PLACER LES DÉTAILS RÉVÉLATEURS ; ELLE EST CONSCIENTE DES PIÈGES MORAUX OÙ MÈNENT LES INTRIGUES DE SES ROMANS, ET L'ABSENCE DU PRÊCHE Y EST ADMIRABLE. »

Interzone

LES RÊVES DE LA MER

TYRANAËL -1

DE LA MÊME AUTEURE

(Œuvre toujours disponible...)

Le Silence de la Cité. Roman.

Beauport : Alire, Romans 017, 1998.

Comment écrire des histoires : guide de l'explorateur. Essai.

Belœil : La Lignée, 1986.

Histoire de la princesse et du dragon. Novella.

Montréal : Québec/Amérique, Bilbo 29, 1990.

Chroniques du Pays des Mères. Roman.

Beauport : Alire, Romans 026, 1999.

Les Voyageurs malgré eux. Roman.

Lévis : Alire, Romans 124, 2009.

Les Contes de Tyranaël. Recueil.

Montréal : Québec/Amérique, Clip 15, 1994.

Tyranaël

1- *Les Rêves de la Mer.* Roman.

Beauport : Alire, Romans 003, 1996.

2- *Le Jeu de la Perfection.* Roman.

Beauport : Alire, Romans 004, 1996.

3- *Mon frère l'ombre.* Roman.

Beauport : Alire, Romans 005, 1997.

4- *L'Autre Rivage.* Roman.

Beauport : Alire, Romans 010, 1997.

5- *La Mer allée avec le soleil.* Roman.

Beauport : Alire, Romans 012, 1997.

La Maison au bord de la mer. Recueil.

Beauport : Alire, Recueils 037, 2000.

Le Jeu des coquilles de nautilus. Recueil.

Lévis : Alire, Recueils 070, 2003.

Vraies Histoires fausses. Recueil.

Gatineau : Vents d'Ouest, Rafales, 2004.

Reine de Mémoire

1- *La Maison d'Oubli.* Roman.

Lévis : Alire, Romans 085, 2005.

2- *Le Dragon de Feu.* Roman.

Lévis : Alire, Romans 090, 2005.

3- *Le Dragon fou.* Roman.

Lévis : Alire, Romans 095, 2006.

4- *La Princesse de Vengeance.* Roman.

Lévis : Alire, Romans 100, 2006.

5- *La Maison d'Équité.* Roman.

Lévis : Alire, Romans 101, 2007.

Sang de pierre. Recueil.

Lévis : Alire, Recueils 128, 2009.

LES RÊVES DE LA MER

TYRANAËL -1

ÉLISABETH VONARBURG



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : ÉLAINE BRODEUR

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés**

1^{er} dépôt légal : 3^e trimestre 1996
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 1996 ÉDITIONS ALIRE INC. & ÉLISABETH VONARBURG

10 9 8 7 6^e MILLE

*À Pierre Versins,
pour m'avoir dit il y a longtemps que j'avais
encore beaucoup d'autres histoires à raconter*

Remerciements

Le récit qui commence avec ce volume est mon premier rêve de science-fiction qui se soit transformé en une histoire, le premier que j'aie écrit – et réécrit, et réécrit... En trente ans, il a subi bien des métamorphoses en même temps que moi. Mais certaines de ces métamorphoses lui sont venues plus spécifiquement de rencontres, et je désire remercier ici ces visiteuses et ces visiteurs après lesquels le paysage se réorganisait autrement.

Dans l'ordre d'apparition : René Ferron-Wherlin, Jean-Joël Vonarburg, François Duban, Bertrand Méheust, Aliocha Kondratiev, Danielle Martinigol, Bruno Chaton, Maximilien Milner, René Beaulieu, Serge Mailloux, Gérard Klein (pour les licornes), Daniel Sernine, Jean-Claude Dunyach, Wildy Petoud, Joël Champetier, Jean-François Moreau, Yves Meynard, Jean Pettigrew, Sylvie Bérard, Denis Rivard.

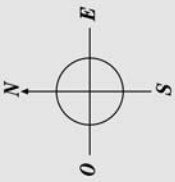
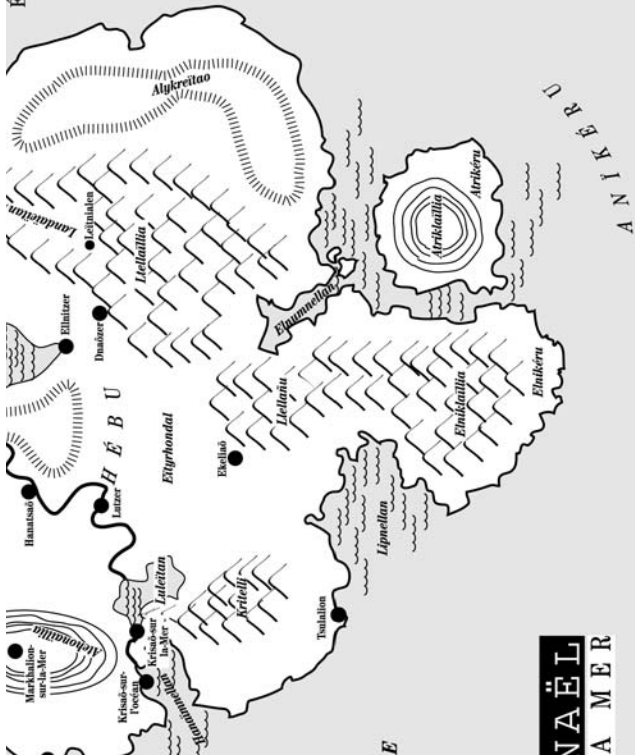
Et enfin, et surtout, le dernier visiteur, la source des ultimes métamorphoses – les plus essentielles – Norman Molhant, écosystématicien et encyclopédie extraordinaire. Plongeant avec abnégation dans mon paysage au détriment du sien, il m'a donné l'occasion d'éprouver ce rare plaisir, que seule la science-fiction sait m'offrir, de voir mes fantasmes et mes rêves correspondre parfois à ceux de l'univers. Sans lui, cette histoire n'aurait jamais été ce qu'elle devait être. Si elle ne l'est pas, j'en suis seule responsable.

*Ceux qui connaissent le jour de Brahma
qui dure mille âges
et sa nuit, qui ne prend fin qu'après mille âges
ceux-là connaissent le jour et la nuit.*

TABLE DES MATIÈRES

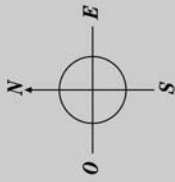
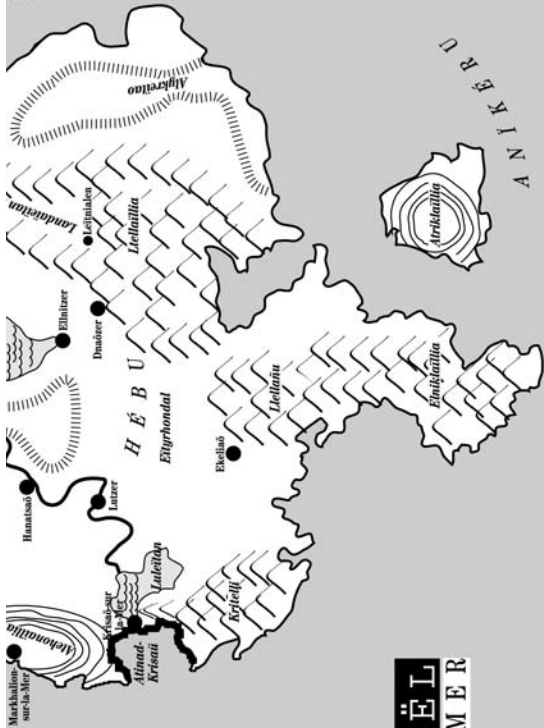
TYRANAËL SANS LA MER	xiv
TYRANAËL AVEC LA MER	xvi
VIRGINIA SANS LA MER	xviii
VIRGINIA AVEC LA MER	xx
PREMIÈRE PARTIE	1
DEUXIÈME PARTIE	23
TROISIÈME PARTIE	91
QUATRIÈME PARTIE	149
CINQUIÈME PARTIE	329

ÉQUATEUR



TYRANAËL
SANS LA MER

ÉQUATEUR



TYRANAËL
AVEC LA MER

ÉQUATEUR



VIRGINIA
SANS LA MER

ÉQUATEUR



VIRGINIA
AVEC LA MER

PREMIÈRE PARTIE

1

Les collines du bord de l'océan sont couvertes de cicatrices : des crevasses s'ouvrent dans leurs flancs et des arbres y sont suspendus la tête en bas par leurs racines. L'asphalte et le bitume ondulent en replis brisés : la route est froissée comme un ruban après la fête, les bâtiments qui la bordent étalent leurs entrailles au soleil. Il est midi. Timmi marche vers l'océan pour aller se baigner. Il a chaud. Il a bien hâte de voir l'océan, les rouleaux verts et blancs, le sable doré qui coule sous les pieds nus... Mais pourquoi se trouve-t-il ici ? Ce n'est pas son Australie, c'est la ville d'Amérique, celle qui s'est écroulée et qui a brûlé il y a très longtemps, au temps des Catastrophes – il la reconnaît surtout au pont dont les bras et les jambes brisés pointent dans la baie.

Il est un peu étonné, mais il traverse sans crainte la ville éventrée en examinant avec curiosité les monstrueux amas de briques et de béton, les poutrelles métalliques en pattes d'araignées, les carcasses calcinées des voitures ajourées par la rouille, et sur le sol le miroitement aveuglant du verre brisé. Parfois, par jeu, il donne un coup de pied dans les éclats brillants pour les voir s'éparpiller en tintant comme de la glace qui se fendille, un son de fraîcheur et d'hiver incongru sous le soleil plombant.

Certaines ruines commencent à briller d'une lueur menaçante dans la pénombre du soir. Le soir, déjà ? Et la baignade, alors ? Timmi est très déçu. En même temps, quelque chose lui dit qu'il devrait avoir peur, peur des pierres qui brillent, peur des poisons invisibles qu'il doit aspirer à chaque souffle. Il faut rentrer à la maison. La maison est quelque part...

La maison est quelque part du côté de l'océan. Il suffit sûrement de continuer à travers la ville, énormes amas de pierres, poutrelles tordues, myriades d'éclats vitreux. La ville morte, avec des arbres morts et des fontaines sans eau.

Un arbre vivant se dresse pourtant au détour d'une rue, sur une grande place. Les replis de ses racines enserrant les blocs d'asphalte qu'elles ont arrachés au pavement. L'arbre est gigantesque, Timmi en aperçoit à peine le sommet perdu dans un lacis de branches, très haut parmi les feuilles rouge sombre qui ressemblent à des étoiles. Des parfums délicieux flottent autour de l'arbre : des fruits blancs, vernis et ronds jonchent le sol. Timmi en ramasse un et le mange en poursuivant sa route ; c'est sucré et acidulé à la fois, rafraîchissant. Des dalles polies apparaissent çà et là à travers les débris, avec des taches d'herbe d'un jaune éclatant, très haute et très fine, des arbustes chargés de baies que Timmi ne connaît pas. Au fond de la place, un immense gratte-ciel est resté debout, apparemment intact avec ses fenêtres en verre dépoli, rangées sur rangées de regards aveugles jusqu'au sommet qui se perd dans les nuages... Mais pendant que Timmi le contemple, la tête rejetée en arrière, la bouche entrouverte, voilà que l'édifice se brouille et se contracte en une petite maison de pierre aux reflets dorés, à la façade voilée de branches retombant en cascades entrelacées de lianes à fleurs blanches : le toit est un jardin.

Timmi se remet en marche, longeant d'autres demeures de pierre dorée à un étage couronné de jardins ; les dalles écarlates sont fraîches et lisses sous ses pieds nus, des fontaines murmurent sous les arbres, des chants d'oiseaux s'entrecroisent dans la chaleur de midi revenu. Timmi se met à courir, obscurément angoissé, à travers

une grande esplanade déserte. Ce devrait être du sable mais Timmi ne veut pas y penser, l'océan est tout près, sûrement, l'océan...

Et c'est la nuit. Une grosse lune flotte dans le ciel. Il n'y a pas de vagues, pas d'océan. L'océan est parti. À sa place, un grand désert de sable violet sous le ciel violet : la lune est violette. Dans le désert poussent des arbres, mais ils sont tordus, tout secs, tout noirs. Plus loin s'élèvent des ruines très anciennes. Les racines des arbres morts plongent au plus profond des murs, les pierres écrasent le sol pour l'empêcher de bouger.

Une ville se trouvait là avant la mer. Maintenant que la mer est partie on voit la ville, mais elle est en morceaux.



Je suis une vieille femme aujourd'hui. Les enfants ne me connaissent pas, ou bien mon nom ne leur dit pas grand-chose. D'ailleurs, ils ont grandi dans la perspective du Passage, un avenir familial, sans terreur ; quant à leurs parents, ils ont fait leur paix avec ce qui doit être. Ce sont les plus vieux qui changent parfois de visage lorsqu'ils entendent mon nom, ceux pour qui le Passage sera malgré tout une déchirure. Et ceux qui pour cette raison n'ont pas encore rejoint la Mer, qui ne la rejoindront peut-être jamais, n'ayant pas réussi à trouver la paix... Eïlai Liannon Klaïdaru. Un nom qui aurait pu ne jamais rien signifier pour personne, sauf pour mes proches et quelques lettrés. Je me serais parée des robes et des plumes de Paalu lors des festivals, et quelque amoureux aurait peut-être tendrement plaisanté en m'appelant "Élue-du-Dieu", comme la première Eyläi. J'aurais un jour fait le pèlerinage dans le sud, à Dnaōzer, pour voir la tombe de celui qui a donné son nom à notre lignée, l'homme divin, Ktulhudar ; en chemin, mon père-Arkhal m'aurait longuement expliqué comment ce vocable rugueux s'est adouci en voyageant peu à peu vers le nord pour devenir "Klaïdaru".

Eyläi, ma lointaine ancêtre. Elle avait déjà pressenti toute l'amertume future des pouvoirs imposés par les Ékelli. J'aurais pensé à elle avec pitié, ou avec admiration, comme la petite fille romanesque que sans doute

j'aurais été. Mais le hasard (la destinée ?) en a décidé autrement. Au lieu de chercher dans le passé l'histoire de mon nom, j'ai vu toute enfant mon nom entrer dans l'histoire à venir de mon peuple.

L'histoire de mon peuple va continuer, mais la mienne s'arrête ici. Je suis une vieille femme aujourd'hui, pour-quoi me mentir encore ? Je ne partirai pas. Une obscure exigence de justice me tient attachée à ma terre bientôt déserte. Qu'irais-je chercher là-bas ? Toute ma vie est ici – et le corps de Melnas dans l'île des Morts. Aller rejoindre mes ancêtres dans la lumière de la Mer ? Je n'espère plus l'illumination. À dire vrai, je ne la cherche plus. Et rejoindre la Mer avant l'appel... Autrefois, lorsque j'étais très jeune, j'ai joué un moment avec cette idée. J'y voyais le rétablissement possible d'un équilibre que j'avais enfreint malgré moi. C'était une illusion, bien sûr. Pis encore, une faute : on ne s'impose pas ainsi à la Mer, on ne s'y jette pas pour demander justice. Il faut l'illumination, avoir d'abord trouvé en soi l'équilibre, la sérénité. Mes illuminations à moi n'ont jamais éclairé grand-chose... Oh, j'ai appris beaucoup, beaucoup oublié aussi, ma vie a été assez longue. Et, quand ceux qui s'y rendent une seule fois y restent souvent pour toujours, je suis revenue trois fois de chez les Krilliadni (les Étrangers traduisent ce nom par « Chasseurs », mais n'en comprendront jamais la véritable nature tant qu'ils utiliseront ce terme). J'ai conclu une sorte de paix, moi aussi, avec ce qui doit être. Mais c'est une coupure faite au rasoir et rouverte à chaque instant : bien propre, bien nette, et qui saigne. Savoir qu'on peut vivre sans cesser de perdre son sang, voilà ma révélation, voilà ma paix. Voilà pourquoi je reste ici. Seule bientôt, mais sans tristesse, je contemple la vaste étendue des eaux orangées, j'écoute le silence emplis de souvenirs. Je leur dois de rester jusqu'à la fin, puisqu'aussi bien je n'ai jamais pu me résoudre à les faire cesser prématurément avec ma vie.

Il y a tous ces autres souvenirs, bien sûr, ceux qui ne reposent pas seulement dans la matière mortelle de mon cerveau et les notes obstinément rédigées depuis mon dernier séjour dans les Îles, mais dans les plaques

mémorielles copiées aux archives des Ékelli et dont j'ai rempli ma bibliothèque, puisque les originaux partiront avec mon peuple. J'ai passé des années à les rassembler, à les transcrire, des années à apprendre la langue, ou plutôt les langues, des Étrangers : la curiosité m'a bien longtemps servi de protection. Il me semblait confusément que je serais sauvée, que nous le serions tous si j'arrivais à construire une histoire cohérente à partir de tous ces lambeaux éparpillés dans mes Rêves et ceux des autres Rêveurs qui partageaient avec moi cet univers – ou des univers voisins. Futile tentative. J'ai fini par me rendre à l'évidence : ce n'était pas une mais des centaines d'histoires cohérentes que je pouvais construire à partir de ces Rêves. J'ai continué, pourtant. La recherche et l'analyse de ces images étaient devenues une fin en soi, un divertissement dont je ne pouvais plus me passer. Au moins ai-je cessé de m'aveugler : pas plus que dans mes Rêves je n'étais en train de déterminer ainsi la forme de l'avenir. Ces fils que je m'acharnais à suivre, à nouer en histoires, c'était simplement une autre sorte de Rêve, un très long Rêve éveillé où je pouvais enfin me donner l'illusion de voir ou de deviner la fin des histoires auxquelles j'avais assisté.

Mais le seul fait de pouvoir me servir des termes qu'utiliseraient sans doute les Étrangers m'est une curieuse libération ; dans notre langue, "aïlmâl", le verbe que je traduis par "Rêver" signifie "se faire donner" un Rêve. Ou plutôt une vision, littéralement une "vision capricieuse dans l'éternel présent" – car bien sûr le terme "aïlmâlan" ne correspond pas vraiment au "rêve" des Étrangers. Mais j'ai trouvé dans une de leurs langues un concept suffisamment proche : "the dream time", une sorte d'océan immatériel d'images où certains d'entre eux croient que leurs esprits communiquent dans un grand rêve collectif. J'ai fini par adopter ce terme de "Rêve" pour désigner notre aïlmâlan.

Mais c'est surtout, j'en ai peu à peu pris conscience, parce que si les Étrangers disent bien qu'on "a" une vision – état encore assez passif, somme toute – ils disent également qu'on "fait" un Rêve, expression plus dynamique qui m'a aussitôt séduite. Et au cours des années,

en effet, ne me suis-je pas écartée peu à peu de la passivité habituelle aux Rêveurs ? En rédigeant mes Rêves dans les Îles, en transcrivant ceux des plaques, les miennes et celles d'autres aïlmâdzi, ne me suis-je pas mise à les transformer en les écrivant ?

Elles sont toutes là autour de moi, ces histoires possibles, passées ou futures ; il me suffit de passer le bout des doigts sur les plaques pour sentir s'animer personnages et paysages, espaces et temps que je puis toujours réorganiser à loisir. Mais je ne le fais pas, je ne le fais plus : j'ai choisi les fragments que je préfère et me tiens à l'organisation que je leur ai donnée. J'effleure les plaques et je regarde les images bouger derrière mes yeux, les mots résonner en silence. Lorsque tout sera fini pour moi, les histoires s'immobiliseront. Il se fera un grand silence et ce sera partout la paix. Jusqu'à ce qu'arrivent les Étrangers, qui n'en sont plus vraiment pour moi, les Étrangers familiers, ou d'autres, qui sait.



Les adieux ont été très solennels. Timmi n'a pas bien compris tous les discours, mais il savait que c'était important. Après, tout le monde s'est serré la main sous l'œil des innombrables caméras ; Monsieur Bounderye a même embrassé Timmi, des larmes dans les yeux. Maintenant, on est dans les cars qui vont emmener le reste de l'équipage de l'*Ulysse* vers les navettes ; et les navettes, enfin, emporteront les voyageurs vers le vaisseau en orbite d'attente au-dessus de la Terre. Timmi regarde autour de lui, un peu surpris quand même : on part tout de suite ? On ne devait pas être endormi à l'hôpital du spatioport avant de se rendre au vaisseau, comme tous les autres passagers ? (Un peu comme les ours et les marmottes, lui a expliqué Maman ; elle a dû lui montrer ensuite ce qu'étaient des ours et des marmottes, mais il a bien compris : il faut dormir pour passer le temps dans le vaisseau, sinon le voyage durerait bien trop longtemps.) Il se trémousse sur son siège, très excité : quand il se réveillera, il sera très loin, sur une nouvelle planète ! Il regrette bien un peu de devoir faire le voyage sans rien voir, mais d'un autre côté rester plusieurs années réveillé

en vieillissant à ne rien faire, ce ne serait pas très amusant non plus. D'ailleurs, personne ne restera réveillé pendant tout le voyage, même pas le commandant. Timmi sourit avec fierté : c'est son père, le commandant, et il est assis à côté de lui dans son bel uniforme gris-bleu. Si on ne vous endort pas tout de suite, ça veut dire qu'une fois là-haut, Timmi aura le temps de dire bonsoir à Maman : elle fait partie des équipes qui sont montées les premières pour tout préparer.

C'est assez monotone, somme toute, un spatioport : des kilomètres carrés de béton, des rampes, des entrepôts, des camions, des navettes, de petits avions-fusées, de grosses fusées-cargos, des moddex, plein de machines aux formes étranges ou familières occupées à charger, décharger, transporter, transborder... Timmi est un peu scandalisé de voir les activités du spatioport se poursuivre comme à l'accoutumée, mais il se rappelle des bribes de conversation surprises chez les grands : beaucoup de gens ne veulent pas trop croire à cette planète habitable qui attend les humains dans la constellation de l'Aigle ; sur la Terre qui se relève tant bien que mal des Catastrophes, la vie quotidienne est trop difficile pour rêver. « Ils préfèrent être sourds et aveugles », a conclu Oncle Ezra. Sourds, Timmi ne sait pas, mais aveugles, sûrement : les hommes affairés à décharger ce gros camion ne semblent pas voir qu'il est arrêté au milieu de grands arbres aux feuilles rouges.

Timmi se retourne brusquement pour mieux regarder, mais les arbres ont disparu derrière un entrepôt. Un instant, il est tenté de s'étonner à haute voix, mais une sourde angoisse l'en empêche : ces arbres avaient quelque chose de si familier... Le car continue de rouler, personne ne semble avoir rien remarqué. Timmi observe maintenant le spatioport avec méfiance. Il n'est presque pas surpris lorsqu'un tournant révèle une perspective de maisons dorées à un étage, couronnées de jardins, entre lesquelles se dressent à présent les navettes, les rampes, les grues, les silos... çà et là des prairies à l'herbe jaune, éclatante, des canaux où l'eau miroite... Timmi ferme les yeux et décide de ne les rouvrir qu'à l'arrêt du car, pour monter dans la navette.

Le car s'immobilise. Timmi écoute, le cœur serré : il n'entend rien, pas une voix, pas un mouvement. Résigné, il ouvre les yeux. Le car a disparu. Il est seul sur une petite place en pente entourée de maisons fleuries ; une rue pleine de soleil descend vers une étendue verte et bleue où dansent des voiles, un air marin, des cris de mouettes. Timmi descend vers le port. À mesure qu'il s'avance, la lumière fuit devant lui, les couleurs s'éteignent, un gros nuage a dû passer devant le soleil.

C'est la nuit. Une grosse lune flotte dans le ciel. Plus de bateaux, plus de mouettes. L'océan est parti. À sa place un gouffre béant s'ouvre au ras des quais ; en bas, éclairée par la lune violette, s'étend une vaste plaine de terre noire, avec la carcasse d'une ville en ruine.

Maintenant que la mer est partie, on voit la terre, mais elle est morte.



Ce n'est pas moi qui ai fait ces Rêves avec Timmi : comme tous ceux qui ne sont pas les miens, je peux les partager sans problème. Quelquefois, je ne m'attache pas à eux mais à leurs Rêveurs : impressions, réactions, réflexions, le réseau diaphane de leur personnalité flotte souvent au travers des images qu'ils ont confiées aux plaques de sirid : comme un lointain contact, une rencontre au-delà du temps. Mes propres Rêves, c'est différent : malgré le travail des souvenirs, ou peut-être à cause de lui, je n'arrive pas toujours à m'y reconnaître moi-même. On dit que les souvenirs les plus profondément inscrits en nous sont ceux de l'enfance ; c'est pourtant avec mes premiers Rêves que j'ai le plus de mal à coïncider, comme si cette petite fille était une étrangère. J'en suis venue à préférer les visions de ceux qui ont Rêvé d'elle et de son tout premier Rêve.



La petite fille reconnaît le paysage : c'est la plaine près de Paaloz, dans le Vieux Pays de l'Est. Mais quelque chose a poussé sur la pierre... non, ce sont des maisons en forme d'étoiles mais aux branches rondes, faites d'une matière claire à la fois dure et souple, dont elle ne

peut distinguer la vraie couleur à cause de celle de la lune. À côté des maisons sont rangés comme des insectes de métal et de verre, avec comme des voitures – mais où attelle-t-on les aski sur ces drôles de voitures ? Tout est tranquille. Des gens dorment ou s'endorment à l'intérieur des étranges maisons, et l'enfant écoute l'écho de leurs pensées, étonnée, goûtant leur complexité et leur nouveauté : ces gens ne sont pas d'ici ! D'où viennent-ils ? Que font-ils sur le vieux continent désert ?



Le fil brillant s'est amenuisé pour disparaître au bord de la lune violette de l'éclipse et la Mer est revenue de son mystérieux voyage : son grand souffle bienveillant roulait à nouveau sur la plaine bleu argent agitée de frissons.

Et je me suis réveillée en pleurant : l'étrangère et le petit garçon avaient eu tellement peur en voyant arriver la Mer ! Comme chaque fois que je faisais des cauchemars, père-Arkhal était là et il a essayé de m'apaiser. Il était bouleversé : malgré lui, je sentais son angoisse, son chagrin mal maîtrisé. Il avait bien compris que ce n'était pas un cauchemar ordinaire. Il avait bien senti la lumière au travers de mon sommeil. Il savait que mon don venait de se révéler, et que je serais une Rêveuse.



Timmi cherche sa mère dans la grande maison silencieuse. Elle ne se trouve ni dans son bureau ni dans la cuisine. Dans le salon, le chat est couché en boule sur le divan et Timmi fait un détour pour caresser la fourrure grise. Tout en écoutant le ronronnement satisfait qui s'élève aussitôt, il regarde autour de lui, subtilement désorienté : quelque chose a changé dans la pièce ; il n'avait jamais remarqué ces tableaux auparavant, sur les murs.

Sur les murs ? Non, dans les murs, comme de petites fenêtres aux sourdes couleurs de vitrail. Timmi avance une main et touche la surface d'un tableau : elle est lisse et... tiède ? Les couleurs s'illuminent soudain d'un éclat intérieur, se mettent à fondre les unes dans les autres en

de lentes irisations. Timmi fait un pas en arrière : les couleurs s'éteignent peu à peu, redeviennent immobiles. Quand donc a-t-on installé ces tableaux ?

Il renouvelle l'expérience avec les autres tableaux, ne sachant si cette altération de son décor familial lui plaît ou l'inquiète, puis il repart à la recherche de sa mère. Et s'arrête en bas de l'escalier menant à l'étage : depuis quand est-il en pierre, et si haut, et si large ? Timmi pose tout de même le pied sur la première marche, le retire en le sentant s'enfoncer un peu. Il voit l'empreinte de sa sandale, comme dans le sable humide au bord des vagues : un creux plus sombre qui s'emplit lentement et s'efface. Timmi enlève ses sandales – les marches sont fraîches et moelleuses – et il grimpe l'escalier en tapant très fort des pieds ; au sommet il se retourne pour voir la marque de ses pas disparaître peu à peu. On a changé la maison pendant son absence ! C'est étrange, mais amusant.

Sur le palier, Timmi ne reconnaît rien. Puis une idée jaillit, le remplit d'excitation : cette partie de la maison, il ne l'a jamais visitée, mais il en a toujours confusément connu l'existence. Quels trésors ne va-t-il pas découvrir !

Des pierres rouges et dorées alternent en quinconce dans les murs, des mosaïques s'éclairent sous les pieds nus ; quelque part, le tintement argentin d'une fontaine ; des fenêtres montrent parfois une cour où s'ouvre un large bassin rectangulaire ; au milieu du bassin, comme sur une île minuscule, pousse un grand arbre au tronc renflé, aux longues branches fortes et sinueuses qui viennent effleurer l'eau transparente. L'excitation de Timmi à l'idée de ce nouveau domaine à explorer se teinte d'un vague malaise : comment ne s'est-il jamais rendu compte que la maison était si grande ? Et ces arbres entr'aperçus sur le toit-terrasse, ces arbres rouges aux feuilles étoilées lui rappellent... lui rappellent...

Il avance plus lentement, traversant des couloirs qui donnent sur de grandes pièces vides, d'autres couloirs, des escaliers... N'y a-t-il donc personne ? Un autre escalier, un ciel ouvert, bleu pâle, où se découpent des silhouettes d'arbres. C'est le toit-terrasse, aussi grand qu'un parc.

Une petite fille se tient sur la terrasse. Elle regarde Timmi, très étonnée. Elle a des cheveux rouges – pas roux, rouges, rouge sombre, comme du vin – et elle porte une courte tunique blanche avec une collerette métallique. Ses pieds ne touchent pas le sol : elle flotte jusqu'à Timmi et tend la main vers lui comme si elle ne croyait pas qu'il est là. Elle le touche et reste un moment sans bouger. Puis elle dit : « Est-ce que tu as peur ? »

La nuit est soudain tombée, avec un ciel violet où flotte une grosse lune violette ; quelque chose s'agite dans la mémoire de Timmi, mais il répond : « Non.

— Il ne faut pas avoir peur », dit la petite fille, très vite, d'un ton soudain suppliant.

Alors la terrasse et la grande maison éclatent comme une bulle de savon.



Ce que je me rappelle de ce Rêve, lorsque je ne fais pas appel aux plaques mémorielles, c'est l'intense curiosité qui m'a poussée vers ce petit garçon. Pourtant, après celle du retour de la Mer, mes autres visions des Étrangers avaient été terrifiantes : massacres, incendies, cette colère et cette peur qui les poussaient à nous attaquer, l'espèce de joie féroce qu'ils éprouvaient à détruire... Mais dans ce Rêve-là, j'avais touché le petit garçon. Je suis passée de la lumière du Rêve à celle du jour et j'ai vu la lueur verte des yeux de Keekeeo lorsqu'il s'est tourné vers moi en s'étirant au pied du lit ; il a sifflé tout bas mais ne m'a pas accompagnée : il savait que tout allait bien. Père-Arkhal était réveillé, il est venu à ma rencontre, m'a prise dans ses bras. À la fois inquiet et curieux, il m'a touché le front, les paupières, comme lorsque j'étais toute petite, en disant doucement : « Parle. » Je lui ai dit que j'avais vu un des Étrangers dans le temple et qu'il m'avait vue et que je l'avais touché et qu'il n'avait pas peur !

Mon père n'a rien dit. J'ai senti ce qu'il aurait voulu croire : que c'était un rêve ordinaire. Mais il savait bien qu'on ne peut pas confondre. Et j'ai compris alors qu'il était arrivé quelque chose de très, très important :

personne ne voit jamais les aïlmâdzi, d'habitude, dans les Rêves.



La petite fille est très pâle sous ses cheveux collés par la sueur. Tout son corps tremble mais ses paupières restent closes. Arkhal déplie un à un les doigts de la main crispée dans la sienne, se lève pour examiner les corps étendus sur les couches disposées en étoile. Comme Eïlai, les autres Rêveurs respirent difficilement ; le fin visage du Communicateur Dorkas est creusé de rides profondes qui en font un vieillard. Instinctivement, l'esprit d'Arkhal se tend pour rejoindre les dormeurs dans l'espace obscur où ils se débattent, mais il se reprend avec un soupir : il ne peut pas, il ne dort pas. « Les Rêveurs partent seuls, seuls ils reviennent du Jour de Hananai. » C'était la règle, depuis des siècles – avant Eïlai. Jamais des Rêveurs n'avaient pu partager une même vision. Mais les temps ont changé, le Rêve a changé, surprenant les habitudes humaines, et voici que des aïlmâdzi peuvent voir ensemble. Sont-ils avec Eïlai cette fois-ci ? L'incompréhensible force qui a interrompu les visions précédentes va-t-elle encore les rejeter impuissants sur le rivage de l'éveil ?

Arkhal se rassied près de l'enfant. Il scrute anxieusement le petit visage pâli. Cet aràn, le plus inconstant, le plus imprévisible, peut-être le plus douloureux de tous, pourquoi faut-il qu'il ait choisi sa fille, sa seule enfant, pour se manifester ainsi ?



Le Rêve se terminait toujours trop tôt. Rétrospectivement, il est facile de penser que mon père et ses compagnons auraient dû en comprendre plus vite la raison, surtout Dorkas. Mais comment l'auraient-ils pu ? À leur connaissance, il n'était jamais rien arrivé de la sorte, rien n'était jamais intervenu directement dans les visions des Rêveurs. Moi, je n'y pensais pas. Je ne comprenais pas encore la portée de ce Rêve, de tous ceux que j'avais faits à propos des Étrangers. Je voulais seulement parler avec le petit garçon.



Pourquoi est-ce toujours la nuit ? Dans le bassin à l'eau immobile, et loin au-dessus dans le ciel, flotte encore cette lune violette. Mais Timmi ne veut pas y penser. La petite fille aux cheveux rouges l'attend, il a hâte de la rejoindre. Il traverse les grandes salles désertes ; dans les murs dorment les couleurs brillantes qu'il s'amuse à éveiller du bout des doigts en passant. Ce serait agréable de juste rester là à regarder les tableaux changer tout doucement sous la chaleur de sa main, mais il n'a pas le temps, il faut se dépêcher.

Un bruit de course résonne soudain dans l'un des couloirs et Timmi s'arrête, un peu inquiet quand même. C'est seulement la drôle de bête qui accompagne toujours la petite fille : comme un singe, elle a des mains aux quatre pattes et une longue queue qui bouge sans cesse, mais aussi la tête ronde, les yeux et le museau d'un chat, de grandes oreilles tombantes de cocker et du poil frisé très fin qui danse autour de ses yeux au reflet vert dans la pénombre. La bête siffle en voyant Timmi : la petite fille ne doit pas être loin. La voilà, elle ne sourit pas, elle aussi elle est pressée. Elle prend la main de Timmi pour l'entraîner dans l'étroit tunnel derrière la statue, puis dans l'arbre-maison.

L'homme en bleu est assis par terre entre les parois intérieures d'écorce couverte de fils de métal très fins. Il demande tout de suite à Timmi qui il est, d'où il vient. C'est la première fois qu'il parle ; sa voix est semblable à celle de la petite fille, comme un scintillement dans la tête de Timmi. Timmi ne sait pas trop ce que l'homme en bleu voudrait entendre mais il sent bien qu'il est pressé, lui aussi. Il répond qu'il s'appelle Timmi et qu'il est en train de rêver. L'homme semble très surpris mais en même temps très excité. Il dit : « Je m'appelle Dorkas. Elle s'appelle Eïlai. Nous existons vraiment. Comprends-tu ? »

Timmi n'a jamais cru qu'ils n'existaient pas. Il le sait, quand il rêve vraiment, et il le leur dit. L'homme en bleu va encore parler mais il devient transparent, la petite fille pousse un cri désolé, l'arbre-maison se brouille

comme s'il faisait très chaud, et tout disparaît comme soufflé par le vent.



Et après ce Rêve-là, plus rien. Ou du moins plus de visions des Étrangers. La porte s'était fermée pour moi sur cet univers. Au temple, ils ont commencé à chercher ce qui avait pu l'ouvrir et pourquoi, tandis que je Rêvais d'autres Rêves en essayant d'oublier les premiers. Peut-être, s'ils m'avaient associée à leurs recherches... Mais j'étais si jeune ; ils n'étaient pas sûrs de la signification de tout cela : ils ne voulaient ni m'alarmer ni s'alarmer en vain. Pour ce qui était de leur contenu, mes visions étaient assez communes ; ce don existait depuis assez longtemps, ce n'était vraiment pas la première fois qu'on Rêvait de l'arrivée chez nous d'étrangers – même si les miens constituaient une race nouvelle dans les archives des Ékelli. J'étais la première à les avoir vus (et resterais pendant longtemps la seule), mais ce n'était pas non plus totalement inhabituel. Les modalités de ces visions l'étaient, bien sûr : l'amorce de contact, la possibilité soudaine de Rêver en groupe... Mais on n'avait pu répéter cette expérience avec d'autres Rêveurs. Il était tentant de conclure à une anomalie, à un événement unique qui ne se reproduirait jamais. J'aurais pu m'accommoder, je crois, d'être seulement une curiosité.

Et puis, alors que j'approchais de ma quinzième saison, les Rêves ont recommencé. Rien de comparable avec ceux de mon enfance, cependant. Des visions en quelque sorte... ordinaires : fragments d'histoires parfois plaisantes, parfois tristes, le plus souvent trop brèves pour être compréhensibles. Aucun contact. Impossible de Rêver ces Rêves à plusieurs. Mais toujours les Étrangers, et eux seuls. Nos maisons, nos villes, nos forêts, nos champs : sans nous.

Ce pouvait être l'approche de la puberté, voulut-on penser – comme moi. Il ne fallait pas accorder trop d'importance à ces Rêves, pas plus qu'à mes premières visions de guerre et de massacres. Il est généralement très difficile, voire impossible, de situer dans le temps les visions se déroulant dans l'univers d'un Rêveur... et

d'ailleurs impossible de déterminer avec certitude s'il s'agit bien de son univers. C'est ce qu'ils me disaient. C'est ce que j'essayais de me dire. Mais, même si je n'en montrais rien, j'avais de nouveau peur de Rêver.

Et puis j'ai cessé de voir les Étrangers, et d'autres aïlmâdzi se sont mis à Rêver d'eux à ma place.



L'inconnu est très grand et vêtu de gris, une couleur inhabituelle, comme la coupe de son vêtement, comme la couleur verte de ses yeux, comme ses cheveux argentés coupés très courts : il n'est pourtant pas vieux du tout. Mais il est beau dans son étrangeté, une beauté mordue au cœur par une subtile dissonance et d'autant plus fascinante pour Eïlai. Il la regarde s'avancer vers lui avec une expression peut-être pensive, mais sans laisser échapper la plus infime volute d'émotion ni de pensée ; il ne lui offre pas son nom, n'attend pas qu'elle lui offre le sien : « Tu es Eïlai, dit-il. Voudrais-tu avertir ton père-Arkhal que Galaas désire lui parler ? »

Il n'a pas d'accent, ou plutôt l'oreille exercée d'Eïlai peut distinguer dans sa voix bien posée plusieurs accents mêlés qui s'annulent en quelque sorte les uns les autres. L'habit gris ne porte aucune des marques familières, il n'y a, au cou ou aux poignets de l'inconnu, aucun bijou permettant d'identifier une Guilde. D'où vient-il donc ?



Je me rappelle. C'est aussi net que si j'avais la main sur la plaque mémorielle. Je repartais après l'avoir fait entrer dans le bureau de mon père-Arkhal, sans doute pensaient-ils que j'étais assez loin, j'ai entendu l'homme en gris déclarer : « Il va falloir lui en parler. »

J'ai toujours été curieuse. Il m'est souvent arrivé de penser que mon don m'a été infligé en punition : la frustration constante de ce savoir inutile, toujours fragmentaire... Ce n'est pas la curiosité qui m'a figée sur place dans le couloir, pourtant, je me rappelle, mais comme un élancement de terreur dans le ventre. Peut-être avais-je toujours su, confusément, ou peut-être avais-je toujours craint, et quelque chose dans la voix de

l'inconnu avait soudain condensé ces angoisses informulées en cette chape dense et paralysante qui m'a figée dans le couloir. Ensuite, je me suis cachée dans l'ombre pour les épier, l'inconnu et mon père-Arkhal. D'une voix étouffée, avec sur le visage cette expression familière qui me serrait le cœur de ma propre certitude, il a dit : « Vous êtes arrivés à une conclusion ? »



« Oui et non », répond l'inconnu nommé Galaas. « Les Étrangers existent, évidemment. Nous avons découvert une race qui leur ressemble en tous points, et pas si loin d'ici. On peut aisément extrapoler à partir du stade d'évolution où ils sont arrivés aujourd'hui. »

Les Étrangers. Alors c'est vrai, ils sont vrais... ou seront vrais !

« Mais en fait, poursuit l'inconnu, maintenant encore c'est autour de la première vision que les probabilités équivalent à une certitude. Elles décroissent régulièrement pour les autres. »

Arkhal s'est laissé lourdement tomber sur la banquette et, pour la première fois, Eïlai voit son âge. L'inconnu nommé Galaas s'assied près de lui. C'est un Ékelli, elle le devine à présent mais ne ressent aucune excitation à cette visite exceptionnelle : elle flotte seulement dans une lucidité surhumaine, aiguë, cristalline, et menacée comme le cristal. « Vous ne devez pas les rencontrer », dit le visiteur. Eïlai a le sentiment de connaître d'avance chacune de ces paroles, comme l'écho d'une vision qu'elle n'a pas eue mais où elle aurait déjà vécu cette scène.

« Ne pourrions-nous essayer... » dit Arkhal ; sa voix s'éteint d'elle-même.

Avec une sorte de compassion distante, l'Ékelli reprend : « Vous avez déjà essayé de forcer le contact à travers l'enfant, vous avez vu le résultat. Non. Il est temps de prendre une décision. Ce sera une entreprise gigantesque, mais quelque chose d'équivalent a déjà eu lieu lorsque la population des deux autres continents a été transférée sur Hébu.

— Ce n'était pas la même chose », murmure Arkhal, mais elle sait qu'en son cœur il est déjà résigné. Il reste

beaucoup de temps, remarque l'Ékelli, plus de deux générations selon la prévision la plus pessimiste ; Arkhal hoche la tête, les yeux dans le vague, comme un vieillard. De quoi parlent-ils ? Eïlai a peur de deviner, l'énormité de ce qu'elle entrevoit est trop terrifiante, trop absurde. Et en même temps elle voudrait s'élancer dans le bureau, exiger de savoir... Mais une partie d'elle-même se recroqueville à la pensée de connaître sans rémission possible toute l'étendue du désastre. Le désastre dont elle est la cause. Voilà tout ce qu'elle peut penser en cet instant. C'est sa faute, sa faute à elle, Eïlai !

« En avez-vous parlé à Dorkas ? » demande Arkhal de cette nouvelle voix blanche, vaincue.

« Je viens de le rencontrer. Au vu des nouvelles données, et après consultations, le Communicateur est de notre avis.

— Eïlai », dit Arkhal à mi-voix. « Il va falloir lui expliquer. »



Je me suis retrouvée sur le palier devant l'appartement sans me souvenir d'être sortie. Un moment, j'ai eu l'impression que le Rêve allait me saisir et je me suis raidie dans les exercices qui retardaient la détestable vision. Il ne fallait pas rester là, il fallait aller quelque part où personne ne me trouverait, où je pourrais attendre la disparition de cette intolérable brûlure froide qui m'engourdisait. J'ai marché droit devant moi, vide de pensées. Le temple bourdonnait de ses habituelles activités studieuses, avec parfois des bouffées de musique, un bruit de course dans un couloir. J'ai sans doute croisé des gens, il y en a toujours dans les corridors, les escaliers, les galeries. Je ne me rappelle pas. J'avais l'impression de n'être pas vraiment là, de me déplacer dans un Rêve, invisible et impuissante. À un moment, pourtant, je me suis arrêtée, j'ai vu où mes pas aveugles m'avaient menée : devant la grande statue de Liani-Alinoth, l'entrée masquée du passage secret. Un groupe d'aspirants s'avancait dans le couloir et j'ai fait semblant de contempler le visage souriant de la Gardienne. Des centaines de fois j'avais escaladé la statue pour aller m'asseoir dans sa

main où pousse le petit arbre de vie, ou à califourchon sur ses épaules, jambes autour du cou gracie, mains plongées dans le lacis des cheveux de pierre ou accrochées aux petites cornes... C'était fini, tout cela, fini, fini. Je n'étais plus une petite fille, les Rêves m'avaient rattrapée, j'étais perdue. Il s'est fait une sorte de glissement dans mon ventre, comme une petite bête qui se retourne, puis une sensation humide et chaude dans mon sexe, et quelque chose qui coulait lentement le long de ma cuisse, de ma jambe. J'ai regardé par terre sans comprendre, une, deux, trois larges gouttes rouges, du sang, mon premier sang.

Les aspirants se sont éloignés. J'ai déclenché le mécanisme, je me suis glissée dans le passage aussitôt dévoilé derrière le socle. Il y avait juste assez de place pour moi, maintenant, dans l'étroit tunnel où je devais marcher courbée. Fini, fini, répétait une voix imbécile dans ma tête. Je suis arrivée dans le puits de lumière de la petite cour, avec l'arbre-maison bien isolé par le sirid, où aucun esprit inquisiteur ne pourrait me trouver...

Le vieux Communicateur Dorkas m'attendait dans mon ancien refuge, bien sûr.

Et tout n'était pas fini, tout ne faisait que commencer. Une nouvelle phase de son histoire pour mon peuple, et pour moi... Mais à partir de ce moment, mon histoire n'est que la mienne. Et encore maintenant, j'ai plus de mal à l'évoquer que celle de mon peuple – ou celle des Étrangers. Me perdre par l'intermédiaire des plaques dans leurs vies incomplètes, parfois énigmatiques, m'a longtemps été moins difficile que de me rappeler la mienne et tout ce que je croyais en savoir. Même ces fragments de leurs histoires qui ont interféré d'une façon ou d'une autre avec mon existence, je peux à présent les considérer la plupart du temps avec un certain détachement. Presque avec affection parfois, la sorte de tolérance qu'il nous arrive d'éprouver pour les adversaires qui ont vieilli en même temps que nous. Un certain confort, certainement pas la paix. Mais d'une certaine façon je préfère qu'il en soit ainsi. Je préfère sentir quelque chose répondre encore en moi lorsque je pose la main sur la plaque de mon tout premier Rêve, même si c'est toujours malgré tout un tressaillement douloureux.



Timmi court dans le soleil. Il est heureux. Quelque chose s'agite bien confusément au bord de sa mémoire mais il n'arrive pas à l'attraper, alors il court plus vite pour mieux oublier. Il entend l'océan déferler sur le rivage de l'autre côté des dunes. Le sable coule sous ses pieds. Derrière lui, dans sa robe à fleurs qui se gonfle comme une voile dans le vent, sa mère lui crie en riant de l'attendre, mais il a trop hâte de voir l'océan. Il arrive le premier sur la dune.

Ce n'est pas l'océan. Il n'y a plus de soleil. La lune violette monte dans le ciel étranger, la plaine s'étire, déserte. Timmi reconnaît les arbres sans feuilles, les arbres noirs, les arbres morts depuis longtemps. Il se retourne, mais la porte s'est fermée sur l'Australie et la robe à fleurs. Alors il marche, résigné, à travers les ombres trop nettes sur la terre trop nue, vers la ville qui dresse là-bas ses murs intacts. Il passe bientôt sous la grande porte sculptée de chevaux à corne, d'énormes tigres dressés comme des hommes, la gueule ouverte sur leurs dents de pierre noire. Pourquoi sait-il qu'il ne rencontrera personne ?

La grande cour est vide, comme la ville est vide. Tout le monde est parti. La petite fille aux cheveux rouges ne viendra pas. Timmi traverse des pièces obscures qui s'éclairent à son passage. Il suit les mosaïques lumineuses, se voit passer dans des miroirs d'or bruni qui lui renvoient l'image d'un petit étranger doré. Les marches de l'escalier sont toujours aussi souples que du sable au bord des vagues, mais tout est si vide, le silence est si lourd...

Sur la terrasse, le parc est empli d'arbres et de fleurs endormis. Près d'un buisson de grasses fleurs blanches, Timmi entend une pulsation régulière : à travers les pétales translucides un cœur rosé bat doucement. Il s'accoude au balcon qui donne sur la ville et regarde au loin, mais là où devraient se trouver les lumières de la Base, il n'y a rien. D'ailleurs la ville ne ressemble déjà plus à celle qui se trouve près de la Base. Avec ses tourelles fragiles en forme de fleurs ou de couronnes, ses arbres moutonnants

à perte de vue sur ses toits-terrasses, elle est devenue la ville de la petite fille, la ville au bord de l'océan que Timmi n'a jamais pu voir. Mais il est habitué maintenant aux glissements de ses visions. Avec un soupir, il contemple la plaine violette. Il ne sait pas quoi, mais il attend.

Et voici qu'une rumeur naît de tous les points de l'horizon. Un liséré argenté apparaît au bord de la plaine, devient en un éclair une vague gigantesque qui roule sur la ville. Et Timmi comprend, c'est pour voir cela qu'il est revenu. Il s'agrippe au parapet de pierre en criant : « La mer ! Elle arrive ! La mer ! »

Des bras encerclent Timmi qui se débat. Il ouvre les yeux. Le visage inquiet de sa mère est tout près du sien. (Ma surprise, alors : il pouvait y avoir des rêves dans les Rêves ? Où donc était allé le petit garçon dans son rêve à lui ?) Timmi se serre contre la chair tendre du cou, enfouissant son visage dans les cheveux à l'odeur familière. « C'est un cauchemar », dit la voix rassurante, « c'est fini, mon chéri.

— La mer, maman !

— Il n'y a pas de mer, mon trésor. La mer est très loin, rappelle-toi. Elle n'est jamais venue jusqu'ici. » Les bras soulèvent Timmi et l'emportent : « Regarde toi-même, il n'y a pas de mer, regarde ! »

Timmi ferme les yeux très fort, il ne veut pas voir arriver la mer, il ne veut pas !

« Mais regarde donc ! »

Il risque un regard au travers de ses cils sur la fenêtre du préfab. La plaine violette est tranquille. Les murailles de la ville étrangère se dressent au loin, et plus loin encore les montagnes... Timmi pousse un soupir de soulagement, se laisse aller contre sa mère qui le berce en riant tout bas. Il sent le creux tiède du cou battre imperceptiblement sous sa joue. Apaisé, il ferme les yeux.

Anna sent le corps de Timmi s'alourdir contre elle. (Et pour moi la désorientation de soudain voir et toucher Timmi par l'intermédiaire de cet autre corps adulte alors que changeait brusquement le point de vue que le Rêve m'avait fait partager, le choc de savoir tout d'un coup tant de choses nouvelles, presque toutes incompréhensibles, pourtant...) Elle va le remettre dans son lit. Il soupire, tend

vaguement les bras vers elle, mais elle les referme sur le vieil ours en peluche préféré, celui qui parlait avant d'être cassé. L'enfant le serre, sa bouche cherche et trouve l'oreille à demi déchirée ; il soupire encore et se tourne un peu, définitivement endormi.

Anna reste un moment à le regarder, puis elle revient à la fenêtre. Ses yeux piquent un peu, elle va peut-être avoir sommeil, en fin de compte ? Un malaise l'étreint depuis que le début de l'éclipse a transformé la lune en cet astre de plus en plus violet, maléfique. Elle sourit, une tentative d'ironie : qu'est-ce donc que ce vocabulaire ? Cette planète lui porte sur les nerfs... Mais non, bien sûr : ce sont ces journées de trente-cinq heures, elle a du mal à s'adapter. Après huit mois, pourtant, ses rythmes circadiens devraient être stabilisés !

Elle se frotte les bras. Le stress, le manque de sommeil. Tout ce travail, une planète entière à explorer ! Mais aussi le spectacle continu, à l'horizon, de ce squelette de ville abandonné depuis des millénaires. Comme tout le reste de cette péninsule continentale aux plaines inexplicablement scalpées de leur terre jusqu'à l'os, aux montagnes trouées de gigantesques carrières. Mais pas question d'établir la Base sur l'immense continent principal débordant de vie végétale et animale, où les villes sont désertées depuis bien moins longtemps ; on minimisait les contaminations accidentelles en s'installant dans l'une des plaines désolées du continent Est. En tant que biologiste, elle ne peut qu'être d'accord, mais vivement que soit terminée l'exploration préliminaire ! Elle regarde le ciel : la lune est presque entièrement éclipsée, l'ombre portée de ses satellites alignés ouvre comme un œil au milieu du disque violet. Anna bâille en jetant un dernier regard sur la plaine : c'est dit, elle va aller dormir.

Et ses yeux s'agrandissent : là-bas, à l'autre bout de l'horizon, un liséré brillant vient d'apparaître, une vague, un mur, une montagne d'argent bleuté qui se rue sur la Base endormie.



Mais c'est le petit garçon brusquement réveillé qui a crié : « LA MER ! ELLE ARRIVE ! LA MER ! »



ÉLISABETH VONARBURG...

... fait figure de grande dame de la science-fiction québécoise. Elle est reconnue tant dans la francophonie que dans l'ensemble du monde anglo-saxon et la parution de ses ouvrages est toujours considérée comme un événement.

Outre l'écriture de fiction, Élisabeth Vonarburg pratique la traduction (*la Tapisserie de Fionavar*, de Guy Gavriel Kay), s'adonne à la critique (notamment dans la revue *Solaris*) et à la théorie (*Comment écrire des histoires*). Elle a offert pendant quatre ans aux auditeurs de la radio française de Radio-Canada une chronique hebdomadaire dans le cadre de l'émission *Demain la veille*.

Depuis 1973, Élisabeth Vonarburg a fait de la ville de Chicoutimi son port d'attache.

LES RÊVES DE LA MER
est le troisième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions



« FASCINANT, MAGNIFIQUEMENT TRAVAILLÉ – UN VÉRITABLE TRÉSOR, UNE SOCIÉTÉ CRÉÉE DE FAÇON MÉTICULEUSE. »

MARION ZIMMER BRADLEY

Les Rêves de la Mer

Eïlai Liannon Klaïdaru était encore enfant lorsqu'elle a « rêvé » pour la première fois des Étrangers. Elle ne se doutait pas alors qu'ils changeraient le destin de sa planète, Tyranaël.

La Terre surpeuplée va enfin essaimer : Virginia, dans la constellation de l'Aigle, est ouverte à la colonisation. Mais qui sont les constructeurs des singulières villes qui la parsèment ? Et pourquoi ont-ils disparu ?

Au soir de sa vie, Eïlai a rassemblé toutes les plaques mémorielles racontant la dramatique arrivée des Étrangers. Hélas, aucune ne dit clairement dans combien de temps elle aura lieu.

Et voilà le *Nostris* qui se place en orbite, et le premier drame : qu'est-ce que cette « Mer » qui, surgie de nulle part, annihile toute énergie dès qu'on l'approche... et toute vie à son contact ?

Les Rêves de la Mer : le début d'une saga grandiose, celle de Tyranaël !

TEXTE INÉDIT



14,95 \$

9 782896 153237

Extrait de la page 291 © 8,90 € TTC

